

TÉLÉVISION-RADIO

Interview

Léo le solitaire

Un exceptionnel retour de Léo Ferré à la télévision, pour une émission d'Averty sur FR 3.

De droite à gauche, sur fond bleu nuit, défilent les pianos à la queue leu leu ; et le pianiste, de face, de profil, vu d'en haut. Noir, le piano ; noir, le pianiste chantant *L'île Saint-Louis* ; noir, sauf les chaussettes, rouges, et la crinière, blanche, d'un Léo Ferré fidèle à ses emblèmes. « *Mourir un peu n'est pas partir* », l'île baladeuse s'en avise un peu tard. Retour à la Seine. Pour Léo l'unique, retour à Paris, de la tranquille Toscane où il vit en famille, le temps d'enregistrer, avec Jean-Christophe Averty, pour FR 3, dans les studios de la SFP, *Amour, anarchie, Ferré 90*.

Les poètes...

« Il m'a appelé, je suis venu tout de suite. Cela n'arrive jamais. Il est intelligent, il est terrible, Jean-Christophe Averty ! La manière dont il me met en images, les effets spéciaux ultérieurs, ça ne me regarde pas. Il fait absolument ce qu'il veut », décrète Léo Ferré, l'œil rigolard et l'accent toujours un brin monégasque.

« Nous étions partis pour

cinquante-deux minutes, précise Averty, mais nous irons bien au-delà : quinze chansons, que Léo Ferré a choisies lui-même. » Les téléspectateurs ne retrouveront pas dans cette émission — où l'amour, à vrai dire, a plus de place que l'anarchie — les fameux *Paris canaille*, *Jolie Môme* ou *Avec le temps*.

« Non, souligne Léo Ferré, je n'ai pas cherché les plus connues. J'ai voulu revenir au début de ma course, ces lendemains de guerre où je passais dans des cabarets, pour presque rien. Francis Claude, avec qui j'avais débuté, à Radio Monte-Carlo, fit avec moi les paroles de *L'île Saint-Louis*. J'ai choisi cette chanson en pensant à lui, qui vient de mourir. De la même époque, *Le Bateau espagnol* : je l'ai écrit en vingt minutes... »

Passionnément, Ferré mit en musique des poètes qui avaient nom Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire. L'émission d'Avery permettra d'entendre *Je te donne ces vers*, *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans* et un extraordinaire *Bateau ivre* de

près de quatorze minutes. « Si je vois Arthur, lance Léo, je me mets à genoux. Et Verlaine, donc ! »

Ferré n'est pourtant pas enfermé dans « jadis ». L'émission fera découvrir deux nouveautés : *Gaby* et le grinçant *Sommeil du juste*.

« Je fais peur »

« J'ai à la maison, en Toscane, de quoi faire cinq disques. J'écris tout le temps. Pour travailler, il faut que je me mette dans un coin. Mes enfants, Mathieu (dix-neuf ans), Marie-Cécile (quinze ans et demi), Manuela (onze ans et demi), tiennent de la place. Heureusement ! Publier mes Mémoires ? Mais je casserais le pavé, ça ferait une révolution. Je n'aime pas faire ça », confie cet anarchiste pas comme les autres, cet « en dehors » converti aux douceurs de la famille.

« Autrefois, André Breton, à qui j'avais prêté le manuscrit de *Poète*, vos papiers ! me le rendit sans l'introduction que j'attendais, en me disant : « En

danger de mort, ne publiez jamais ce livre. »

On a tout de même lu *Poète, vos papiers !* sans que la foudre s'abatte, et « Folio » l'a réédité. Ce Ferré qui faisait peur il y a trente ans, serait-il devenu une institution ? Le mot le fait bondir.

« Moi ? Mais l'institution, c'est le Top 50 ; ou ces gars qui avaient vingt ans en mai 1968 et qui sont devenus des PDG. Maudit, je le suis toujours. Je fais peur. Si on me voit si peu à la télévision, c'est qu'on ne me demande pas d'y venir. J'ai choisi : l'anarchie ; c'est l'extrême solitude. Je n'ai pas à m'afficher politiquement ou socialement dans des émissions. Je fais, je pense, beaucoup de choses, mais tout seul. Aujourd'hui, je ris en voyant le communisme se prendre une grande baffe dans la gueule. »

Voici donc, pour une fois, le grand Ferré qui pense comme tout le monde. Mais ce lion aux cheveux blancs reste unique dans ses rugissements, sa tendre manière de ne parler que d'amour jusque dans les sarcasmes et les cris de révolte.

Jacques RICHARD.

« Averty, il est terrible », assure Léo Ferré.

(Photo Pierre Colacicco/ Le Figaro.)